

**RÉFLÉXIONS  
(vagabondes)  
SUR LA QUESTION DE  
LA DIFFÉRENCE DES SEXES**

Mémoire

présenté par

**Ivana RADONIC TURREL**

Directrice de mémoire

Denise MEDICO

## TABLE DES MATIÈRES

Préambule.....	2
Pour introduire la question .....	4
A la recherche de l'ère du temps perdu .....	5
Du côté de chez Freud.....	8
A l'ombre des femmes en colère.....	13
Le côté du Féminin.....	15
Sodome et Gomorrhe.....	19
L'identité prisonnière .....	22
Arithmétique disputée .....	25
Le temps de conclure.....	28
Bibliographie .....	29

## Préambule

La différence des sexes... La question échauffe les esprits. A tel point que m'être engagée dans une réflexion qui y touche me paraît téméraire. Il est difficile d'en parler sans risquer de provoquer les objections ulcérées de ceux qui défendent les évidences – car qui peut nier que notre espèce est divisée en deux pôles, mâle et femelle ? –, et simultanément les hauts-cris de ceux et celles qui dénoncent que cette 'évidente division' est à l'origine de maintes discriminations à l'œuvre depuis toujours ? et pour combien de temps encore ?, discriminations infligées sous couvert d'une hiérarchisation total(itair)ement arbitraire entre les deux pôles. D'un côté, l'argument se fonde sur le fait que cette bipartition est un truisme, et que ne pas en tenir compte relève du délire. De l'autre, le ton est à la dénonciation, et on affirme que continuer à s'y référer sans questionner les catégories équivaut à cautionner, voire à attiser les dynamiques patriarcales, phallocentriques et (hétéro)sexistes à l'œuvre dans notre culture. Le débat prend des tournures de 'pour ou contre la différence des sexes', chacun parlant du point de vue de sa spécialité et brandissant les preuves du bien-fondé de sa prise de position. Le sujet apparaît historiquement connoté, politiquement ultrasensible, philosophiquement contesté, biologiquement ambigu, psychologiquement polémique. En bref, le champ est miné.

Ainsi donc, j'aborde le sujet depuis un point bien précis, qui correspond à l'espace-temps tel que je l'habite, un espace-temps pétri de discours et de valeurs, de modes et de contre-modes. Un espace-temps que, de surcroît, je n'habite pas n'importe comment, puisque je l'habite en tant que femme – faut-il ajouter blanche et appartenant au monde occidental ? –, ayant mes points de repères, qui me viennent de mon éducation, ma culture, mon instruction et mon cheminement. Je suis, en somme, fille de l'ère de mon temps et de mon socius, et il m'est impossible de m'en dégager, quand bien même je le voudrais.

Ceci étant dit, par quel bout (n'y voyez aucune allusion salace !) aborder le sujet ? Car on ne sait aujourd'hui plus très bien à quel sein se vouer. Le gauche est généreusement siliconé, le droit volontairement mastectomié. Et les acrobaties ou performances de haute-voltage conceptuelles des penseurs contemporains ne sont pas pour m'aider. A vouloir m'y frotter, me voici désorientée dans mes évidences. Je savais que la question n'était pas simple, mais je me sens à ce stade comme Ariane dans le Labyrinthe du Minotaure. Perdue, incontestablement, et m'accrochant au fil ténu qui me relie à Thésée. Mais je me trompe ! Dans le mythe, c'est Thésée qui erre dans le labyrinthe ! Suis-je alors Thésée ? ou Thésée et Ariane à la fois ? ou même peut-être un peu le Minotaure ? En cette époque où l'idée d'hybridité séduit, voilà au moins une chose qui ne fera pas problème. Autre avantage : si je

suis à moi seule tous ces personnages<sup>1</sup>, je ne risque rien à pénétrer mon sujet et à me laisser pénétrer par lui, sachant déjà que je vais m'y perdre aussi sûrement que l'on peut se perdre quand on aborde une question aussi méandreuse.

Dans ce vagabondage, un fil sera le mien : la différence des sexes à la lumière des concepts psychanalytiques. Un tel choix tient au fait que c'est leur acquisition qui a constitué une part majeure de ma formation de psychothérapeute. Durant cette formation, j'ai appris très tôt que Sigmund Freud, père vénérable de la psychanalyse, a accordé à la différence des sexes une place centrale quand il s'est attelé à construire son modèle de la psychosexualité, et que malgré les divergences théoriques des chapelles psychanalytiques, elle continue à y occuper cette place centrale encore aujourd'hui. La psychanalyse semble de fait tenir des positions qui pourraient sembler dépassées, rétrogrades ou conservatrices, vu son entêtement à refuser de minimiser l'importance de la reconnaissance de cette différence, jugée fondamentale dans le développement psychique de l'humain. Son discours résonne en porte-à-faux avec certaines positions contemporaines, notamment lorsqu'il est question du féminin et du masculin. Les psychanalystes, sur la défensive, rétorquent qu'ils se réfèrent à une autre réalité, qui est celle de l'Inconscient et des forces qui agitent le psychisme, à ne pas confondre avec les registres du politique ou du social. Par ailleurs, il apparaît que le corpus psychanalytique lui-même n'est pas aussi homogène qu'on le croit. Différence des sexes, féminité et masculinité, féminin et masculin sont des questions qui ont été très tôt, dans ce corpus-là comme dans bien d'autres, sujets à polémique. Le débat s'est poursuivi tout au long du XXe siècle, et à voir le nombre d'ouvrages récemment parus qui en traitent, l'intérêt pour ces questions est loin d'être épuisé.

---

<sup>1</sup> Expression inspirée de la traduction française du titre du roman de John Irving (2013), *A moi seul bien des personnages*, Paris, Seuil, dont la lecture m'a accompagnée tout au long de la rédaction de ce mémoire.

## Pour introduire la question

Pénétrons dans le dédale de mon sujet par la porte des définitions. Dans 'différence des sexes', il y a 'différence' et il y a 'sexes'. Un bref coup d'œil du côté de l'étymologie de ces termes est instructif. L'origine de 'différence' est sans ambiguïté : elle est latine, *differentia* ou *differre*, le préfixe *dis-* indiquant la séparation, et le verbe *ferre* signifiant 'porter'. Du côté de 'sexes', un certain trouble règne. Faut-il s'en étonner ? L'origine, latine elle aussi, est *sexus*, qui renvoie à la reproduction sexuée (des plantes et des animaux). Une hésitation semble cependant exister quant à la racine même de *sexus* : provient-il de *secus*, au sens de 'ce qui suit', issu de la racine du Sanskrit *sacate*, renvoyant à 'ce qui est uni', ou faut-il le rattacher plutôt à *secare*, signifiant 'couper' ? Quelle que soit la bonne réponse (les étymologistes penchent plutôt pour la première), l'hésitation a un mérite, celui de soulever l'épineux problème auquel la différence des sexes renvoie : comment être à la fois unis et séparés ? Les questions subséquentes sont : unis pour quoi faire ? séparés de quelle façon ?

La différence, dit-on, est créatrice. Cette différence-là, pour autant qu'elle soit accompagnée de l'union des deux pôles, est même procréatrice. De par notre appartenance au vivant se reproduisant par mitose (et non par méiose), avec nécessité supplémentaire d'en passer par un acte copulatoire pour qu'une fécondation ait lieu, l'union des sexes permet potentiellement l'engendrement, nécessaire à la perpétuation de notre espèce. Jusque là, les choses semblent relativement simples. Jusque là seulement, car passé ce stade, elles se compliquent.

Passé ce stade, en effet, une cascade de questions : Comment nous organisons-nous autour de cette différence, collectivement, relationnellement et individuellement ? De quoi la chargeons-nous ? Quelles qualités prêtons-nous par ailleurs aux deux pôles ? Pourquoi telle qualité plutôt que telle autre ? Et qu'en est-il de l'union ? De quoi est-elle faite ? Comment l'investissons-nous ?

A tout ceci s'ajoutent d'autres complications, du fait que les deux pôles, et leur union, ne se situent pas en un point précis, ni en un temps précis. L'espace et le temps s'en mêlent, créant des diversités, inscrivant le tout dans une historicité. On cherche alors des constantes, des répétitions, des universaux. On observe que le 'deux' génère la dichotomie, en une dualité qui sépare en plus et en moins, en fort et en faible, en esprit et en chair<sup>2</sup>. La différence se lit en rapport (entre les sexes), et des couleurs de guerre la teintent. On se prend à rêver à une société (matriarcale) d'avant notre société (patriarcale), où régnait la

---

<sup>2</sup> C'est la thèse soutenue notamment par Françoise Héritier, anthropologue française qui s'est intéressée de façon privilégiée aux questions du masculin et du féminin.

déesse-mère, loin de la domination et de la violence<sup>3</sup>. Le tout a des dimensions de mythes. Mais les mythes ne sont pas fiables. Sous leurs airs de métaphores, on les soupçonne de mystifications. On revient alors à la nature, mais là encore, on s'aperçoit que la nature elle-même fait de drôles de choses. Elle mélange à l'extérieur, elle mélange à l'intérieur, et de plus, l'intérieur et l'extérieur se mélangent l'un à l'autre. Hermaphrodite demande à ne pas être mis-e de côté, ce d'autant plus que le sexué porte en soi du bisexuel.

Quand soudain, la main de l'homme, impertinente et de plus en plus adroite, fait des siennes. Elle ajoute par ci pour que l'on soit un peu plus ce que l'on est déjà, enlève par là pour que l'on soit un peu moins ce que l'on ne veut pas être. Œuvre d'art à lui-même, en une époque où le figuratif a cédé la place au conceptuel, l'individu devient un artiste qui se défait pour se refaire autrement, sculptant sa chair, décuplant les médiums, multipliant les performances. Comme la main de l'homme a plus d'un tour dans son sac, elle agit aussi sur l'union. La fécondation peut s'en passer, tout du moins de sa forme copulatoire. Et même la mitose pourrait bien ne plus être une nécessité, la science continuant à ouvrir de nouveaux possibles en fabriquant les premiers clones. Le « Meilleur des mondes » n'est pas loin, disent certains avec plus ou moins d'adhésion à l'idée, pendant que les commissions d'éthique s'agitent.

La tête me tourne !, s'exclame Ariane, tandis que Thésée se rêve en Icare qui ne choit pas. Quelque part, au loin, un bruit étrange. Est-ce le mugissement du Minotaure ? Bienvenue dans les méandres du labyrinthe, me susurre Dédale... Et moi de rétorquer à tous mes personnages que l'histoire a des résonances de roman-fleuve aux senteurs proustiennes. D'où le choix des intitulés aux parties qui vont suivre...

## **A la recherche de l'ère du temps perdu**

Il fut une époque où traquer les différences occupait nos scientifiques. Une époque proche, puisqu'il s'agit du XIXe siècle et du début du XXe, en un lieu que nous connaissons bien, à savoir notre bonne vieille Europe. Les Lumières étaient passées par là, laissant en héritage un intense besoin d'objectivation et de rationalisme. L'Homme n'étant plus tout à fait à l'image d'un Dieu dont on commençait à se demander s'il existait vraiment, et n'étant certainement pas le descendant d'Adam et Eve, comme l'avaient démontré Darwin et quelques autres, il devenait un objet en soi, en même temps qu'un sujet. L'âme était confiée

---

<sup>3</sup> C'est dans ce sens que furent repris et extrapolés les propos de l'archéologue Marija Gimbutas, archéologue qui écrivit *Le langage de la déesse*, traduit en 2006 par la maison d'édition 'Des femmes'-Antoinette Fouque.

aux romantiques, toute en cimes et en abîmes, tandis que le corps devenait la propriété de la science. Scalpel dans une main, ruban millimétrique dans l'autre, et balance sur la table, on disséquait, on mesurait, on soupesait. Tout pouvait s'observer, se décrire et se chiffrer, l'anatomie en particulier : les crânes, les paupières, les nez, les oreilles, et même – paraît-il – les anus. On prenait des notes, on faisait des croquis. Et parce qu'il fallait bien mettre de l'ordre dans tout ça, on établissait des classifications et des taxinomies. L'ambition était de découper le monde en catégories bien distinctes. Comme il fallait un étalon, on se référa au plus évident, celui que nos ancêtres gréco-romains nous avaient désigné comme étant l'Anthrôpos, le prototype humain neutre : le mâle blanc. A lui, on compara les 'sauvages', et les femmes. L'étalon examinait sa jument et constatait : son cerveau est plus petit, sa masse musculaire moins importante, son squelette plus fragile. A l'aune des chiffres et des mesures, la conclusion qui s'imposa fut : la femme est moins aboutie que l'homme (le 'sauvage' aussi, du reste), en ce sens qu'elle est moins intelligente, moins résistante, plus faible. L'héritage antique était palpable. Qu'à la suite de Platon, l'espèce soit considérée comme une, tout en étant divisée en deux variantes dont l'une est plus faible que l'autre, ou qu'à la suite d'Aristote, les humains soient séparés en deux essences, voire deux espèces différentes et opposées, il y avait systématiquement un plus et un moins. Les corps démontraient ce que nos vénérables philosophes d'il y a deux mille ans avait postulé : à l'homme (civilisé) la force, l'esprit, la quête du bien, la morale ; à la femme, la faiblesse, la chair, les humeurs, la passivité. On lisait dans les organes disséqués le destin de ce que chacun devait être, tout comme les augures du monde antique lisaient dans les viscères des animaux sacrifiés le destin qui attendait ceux et celles qui les consultaient.

Survint la Deuxième guerre mondiale, qui rendit la différence – en tant que concept – très problématique à penser pour les scientifiques des générations suivantes. Le nazisme s'était en effet largement appuyé sur les arguments défendus par les hommes de sciences du début du siècle pour élaborer une doctrine de l'inégalité des hommes et des races, trouvant là une caution à l'entreprise de destruction massive que fut la Shoah. Associant féminin et juif, l'idéologie nazie prohiba toutes manifestations velléitaires des femmes autres que celles de remplir avec bonheur et soumission les rôles d'épouses, mais surtout de mères. Furent considérées comme dépravées ou asociales les femmes érudites, mais aussi les femmes se maquillant ou fumant, tandis que fut érigé en modèle la femme blonde, belle, grande, robuste, n'ayant comme seul désir que celui de se dévouer à la cause aryenne par la mise au monde d'enfants de race pure. Celles qui se rebellèrent connurent le même sort que les opposants masculins au système.

Au terme de cette guerre, pour ne plus voir de nouveaux Auschwitz, on voulut éradiquer le mal à sa racine et faire disparaître la doctrine des races, source présumée de l'horreur

suprême. En 1950, la Déclaration de l'Unesco sur la race fut publiée, soulignant l'unité fondamentale de l'espèce et reléguant les différences biologiques entre les hommes au second plan, en tant qu'épiphénomènes dus à divers facteurs de mécanismes évolutifs de différenciation. Les sciences se mirent alors à étudier les similitudes entre les hommes, le problème des races étant devenu un objet de recherche hautement suspect, et donc écarté du champ d'investigation. Avec celui-ci, un autre objet semble avoir sombré : la différence.<sup>4</sup>

Deux ans plus tôt, en 1948, un autre document avait été publié : la Déclaration universelle des droits de l'homme. Si l'idée d'une différence des races était écartée au profit d'une unité de l'espèce humaine, la question encore plus fondamentale de la dignité de tout être humain, de quelque provenance qu'il soit, et de quelque sexe qu'il soit, avait été affirmée. Au nom de ce décret, nombre de groupements sociaux s'estimant lésés revendiquèrent la mise en application concrète de ces droits et libertés promus par ledit document. Parmi eux, les mouvements féministes, dénonçant les injustices faites aux femmes depuis des siècles, pour ne pas dire des millénaires, et luttant pour l'égalité citoyenne entre les sexes. « Chacun de nous n'est que d'un sexe, certes, mais aucun de nous n'est enfermé dans une moitié d'humanité », proclame la sociologue Irène Théry<sup>5</sup>, qui milite dans ce sens.

La pensée de la différence est devenue, pour beaucoup, synonyme de pensée de l'exclusion, qui se matérialise par la ségrégation, les discriminations, et dans sa forme la plus extrême l'extermination. Afin de lutter contre ceci, il fut demandé aux sciences de la vie de prouver à tout prix que nous sommes tous suffisamment semblables pour que ne soit plus remise en cause la question de l'égalité des droits. Mais que peuvent biologie, médecine, ou autres disciplines proches, en la matière ? Qui s'appuie sur elles constatera que ce qu'elles démontrent, c'est : il n'y a pas deux êtres humains qui soient en tous points identiques, ni en tous points différents. Chacun peut puiser dans les résultats des recherches de quoi étayer sa propre cause. Cela fait dire à ceux qui s'y intéressent : l'égalité des droits ne se prouve pas, elle se décrète. Le principe est acquis, du moins en théorie ; son application reste cependant difficile à mettre en œuvre...

L'un des champs qui n'a jamais abandonné l'idée que la différence des sexes est une différence fondamentale, et que sa reconnaissance est capitale, fut la psychanalyse. Dès ses origines, la théorie psychanalytique la plaça même au cœur de sa conceptualisation de l'humain. Ce point de vue continue à être défendu, malgré les nombreuses critiques dont il a

---

<sup>4</sup> Cet avis est soutenu par W. Stockowski, spécialiste de l'anthropologie des savoirs occidentaux, dans un article « La pensée de l'exclusion et la pensée de la différence : quelle cause pour quel effet ? », dans *Revue L'Homme*, 1999, tome 39, n°150, pp.41-57.

<sup>5</sup> Réponse à une journaliste de *Elle* qui l'interviewe en 2007, au moment de la parution de son livre *La distinction de sexe : une nouvelle approche de l'égalité*, Paris, Odile Jacob.

été l'objet. Critiques portant essentiellement sur la part belle donnée au phallus dans cette théorisation, ainsi que sur la mécompréhension du féminin.

## Du côté de chez Freud

Aux prémisses de l'œuvre de Freud, la souffrance des hystériques et le lien qu'il établit très tôt entre cette souffrance et la sexualité. Il allongea ses patient(e)s, écouta leurs confidences, et de ces longues heures de « talking cure »<sup>6</sup>, il tira la conclusion suivante : la sexualité est toujours l'un des pôles générateurs des symptômes. Une sexualité à entendre cependant non pas uniquement dans son expression adulte, mais aussi et surtout comme une psychosexualité, à savoir une « sexualité élargie qui inclut la sexualité infantile et la sexualité perverse »<sup>7</sup>. Au cœur du développement de cette psychosexualité, *la libido* : « force quantitativement variable permettant de mesurer les processus et les transpositions dans le domaine de l'excitation sexuelle »<sup>8</sup>.

Bien qu'ayant subi des remaniements importants, le concept de *libido* resta un fil rouge tout au long de la théorisation freudienne, fil rouge qu'il tint avec ténacité. Associé aux pulsions sexuelles – par opposition aux pulsions du Moi dans sa première théorie des pulsions –, puis à la pulsion de vie (Eros) – par opposition à la pulsion de mort (Thanatos) – dans sa deuxième théorie des pulsions, il tenta à la fois d'en trouver le siège (le corps, le ça), et à la fois de comprendre de quoi est faite cette énergie, comment elle circule et quels sont les obstacles qu'elle est amenée à rencontrer. Cette énergie ne connaîtrait pas de sexe, encore que Freud lui prête une qualité 'masculine', au sens où elle est 'active' (même quand son but va vers la passivité). Elle investirait tout particulièrement certaines zones du corps – bouche, anus, parties génitales<sup>9</sup> –, liées aux besoins humains et stimulées par l'entourage dans la satisfaction de ces besoins, tout ceci agrémenté de l'excitation et du plaisir qui vont avec. L'investissement de ces zones constituerait le substrat du développement psychosexuel de l'enfant, développement qui débiterait dès la naissance et trouverait son parachèvement au moment de la puberté en passant par différents stades : les stades oral, sadique-anal, phallique et génital. Correspondant à chacun de ses stades, des pairs d'opposés se

---

<sup>6</sup> L'expression vient de Bertha Pappenheim, plus connue sous le nom de Anna O., dont le traitement, mené par Josef Breuer, ami de Freud au moment où celui-ci commença son activité de médecin praticien, est relaté dans *Etudes sur l'hystérie* (1895).

<sup>7</sup> De Mijolla, A. dir. (2002). *Dictionnaire international de la psychanalyse*, Paris, Pluriel, p. 976.

<sup>8</sup> Freud, S. (1905). *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard Poche, p.157-158.

<sup>9</sup> A noter qu'à la fin de sa vie, Freud énonce : « On donne le nom de zones érogènes aux parties du corps d'où part principalement cette libido, mais à dire vrai, le corps tout entier constitue une zone érogène. », dans *Abrégé de psychanalyse* (1938), Paris, PUF, p. 10-11.

construisent, qui s'intégreront tout au long du développement : actif-passif, sadique-masochique, phallique-châtré, masculin-féminin. A partir d'une bisexualité première, biologique, Freud s'intéresse à savoir comment le garçon se construit en masculin, et la fille en féminin. A noter qu'il distingue masculin et féminin de masculinité et féminité, qu'il relie aux attitudes et comportements jugés socialement appropriés pour chacun des deux sexes. Masculin et féminin, quant à eux, caractérisent « des qualités et des pulsions psychiques ». Il admet toutefois qu'« à rigoureusement parler, les différences entre les sexes ne puissent prétendre à aucune caractérisation psychique spécifique. »<sup>10</sup> On a lu plus tard dans ce type de propos l'ambiguïté de Freud et ses oscillations conceptuelles, l'amenant à affirmer une chose pour la relativiser ensuite, voire la démentir ; cela a donné à ses successeurs l'occasion de relectures assidues de son œuvre et de mise en perspective des contradictions qui ponctuent sa théorisation. Ses hésitations concernant le statut à accorder à la bisexualité ont été relevées très tôt. A cela, il a lui-même rétorqué avec une audace tranquille :

*« La psychanalyse ne peut établir la nature intrinsèque de ce que, dans la terminologie conventionnelle ou dans la terminologie biologique, on appelle 'masculin' et 'féminin'. Elle prend simplement possession des deux notions et les mets à la base de ses travaux. »*<sup>11</sup>

Je vous propose, à ce point de mon exposé, un petit détour récréatif. Il permettra d'introduire la suite du propos, à savoir comment garçon et fille découvrent cette fameuse différence des sexes et ce qu'ils en font l'un et l'autre.

Imaginons que j'aie rendez-vous avec l'illustre Freud pour une très fictive séance d'analyse. Il m'accueillerait comme à son habitude le visage calme, impénétrable, me serrerait la main et me gratifierait d'un 'bonjour' pondéré. Il s'écarterait pour me laisser passer. J'entrerais dans son bureau et m'allongerais sur le divan, tandis qu'il s'installerait dans son fauteuil. Après un court silence, une pensée me viendrait, concernant un événement survenu la veille<sup>12</sup>, et je la dirais à haute voix.

- Hier soir, j'ai reçu un message dépité d'Arthur. Je vous ai dit que sa femme a accouché ? Ils ont eu un petit garçon. Ils l'ont appelé Paul.
- ...

---

<sup>10</sup> Cité par David, C. (1973). « Les belles différences », *Bisexualité et différence des sexes*. Paris, Gallimard Folio, p. 359.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 360.

<sup>12</sup> L'anecdote est authentique, bien qu'un peu transformée pour les besoins de l'exercice.

- Pour en revenir au message d'hier soir, Arthur m'écrivait la phrase qu'Emma (la sœur aînée de Paul, âgée de deux ans et demi au moment des faits) a dite à sa grand-mère après avoir vu pour la première fois son petit frère : « Mon frère a un zizi, et moi je n'ai qu'un cucul... ».
- Mhm...
- Je ne sais pas quelle a été la réaction de la grand-mère, mais Arthur, ça ne l'a pas fait rire du tout ! Depuis, il cherche quel mot proposer à sa fille pour nommer son sexe. Il penche pour vulve, parce qu'il trouve tous les autres mots soit idiots, soit dépréciateurs.
- ...

Mon fantôme d'analyste serait, à n'en point douter, en état de vigilance aiguë. Les choses du sexe, c'est tout de même son rayon, surtout quand ça concerne la prime enfance. Ne sommes-nous pas en train de naviguer dans les eaux tumultueuses de cette fameuse psychosexualité dont il se fit l'ardent défenseur ? Il se délecterait sûrement de mon anecdote ! Voilà en effet une parole de petite fille qu'il pourrait mettre en correspondance étroite avec ce qu'il a écrit en 1925 :

*« [La petite fille] remarque le grand pénis bien visible d'un frère ou d'un compagnon de jeu, le reconnaît tout de suite comme la réplique supérieure de son propre petit organe caché, et dès lors elle est victime de l'envie du pénis. »<sup>13</sup>*

Bien que le pénis de Paul soit certainement en adéquation avec sa taille de nourrisson, Emma n'a pas manqué de relever la différence entre ce qu'elle a, elle, et ce qu'a son petit frère, ce d'une façon qui témoigne avec on ne peut plus de limpidité, dirait Freud, d'un de ses postulats : l'avoir ou ne pas l'avoir est au cœur de nos préoccupations en cet âge tendre de l'enfance, âge où nous découvrons que garçons et filles ne sont pas faits pareils.

Très tôt, a constaté Freud, les enfants distinguent, sur la base d'attributs et de caractéristiques 'extérieures', femmes et hommes, dames et messieurs, papa et maman, mais c'est à peine à ce moment-là que la distinction s'enrichit de : avoir un pénis ou ne pas en avoir un. Ce que Freud a posé comme un donné, et qui lui vaudra bien des reproches par la suite, c'est que garçon comme fille imaginent que le sexe générique est un sexe masculin, c'est-à-dire un pénis, et que c'est à partir de l'élaboration psychique de l'absence/présence de ce pénis que se construit toute la suite.

---

<sup>13</sup> « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes » (1925), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, p. 126.

Pour le garçon, découvrir que, parmi les personnes qui l'entourent, certaines ne l'ont pas l'induit à penser que bien certainement elles l'avaient et qu'elles ont dû, d'une façon ou d'une autre, le perdre, soit qu'il est tombé, soit qu'on le leur a coupé. Cette considération enclenche une angoisse majeure : il pourrait lui aussi le perdre, ou on pourrait le lui couper, angoisse amplifiée par les menaces éventuellement proférées lors des premières activités masturbatoires. Angoisse de castration, qui trouve son acmé au moment de l'Œdipe, le garçon étant porté par un double désir interdit : être l'homme de sa mère et éliminer le rival qu'est le père. De tels désirs méritent châtement, le plus approprié étant qu'on le lui coupe ! Vite, il se dépêche de refouler tout cela, aidé par les sentiments tendres qu'il nourrit envers ses parents, et il entre dans les zones calmes de la latence.

En contre-point à cette lecture freudienne, un court passage d'un roman récemment paru m'a amusé :

*« Jeune homme : 'Je me souviens, très jeune, d'avoir été interloqué par l'absence de petit robinet sur les statues de femmes dans les jardins de Ranelagh. Pendant plusieurs jours, j'ai coincé mon sexe entre mes jambes pour le faire disparaître : je croyais que c'était une excroissance, une anomalie. Plus tard, une cousine un peu vicieuse m'a expliqué la différence.' »<sup>14</sup>*

Il semble que tous les garçons ne tirent pas de l'observation les mêmes conclusions...

Mais revenons à Freud. Pour la fille, la tragédie se présente différemment. Alors qu'elle se contentait fort bien de son clitoris jusque là, voilà qu'elle découvre qu'il est misérable en comparaison avec l'organe bien plus développé du garçon. Cette découverte la propulse dans la détestation de son propre organe et dans l'envie d'en posséder un pareil au garçon. Lorsque, de surcroît, elle découvre qu'elle n'est pas la seule à ne pas l'avoir, puisque sa mère ne l'a pas non plus, pas plus que les autres filles ou femmes, la voilà en colère contre sa génitrice, et se détournant d'elle, elle se tourne vers celui qui l'a, le père, dont elle espère obtenir, si ce n'est le pénis, au moins un enfant. Mais le père réservant son pénis à la mère, ainsi que d'éventuels bébés, l'envie ne trouve pas moyen de s'apaiser. Elle perdurera donc, trouvant peut-être, bien plus tard, une possible satisfaction, lorsqu'à son tour, la fille deviendra mère. Et si c'est d'un garçon, c'est encore mieux, puisqu'il l'a !

L'avoir et avoir peur de le perdre pour les garçons, peur qui prend toute sa force au moment de l'Œdipe, ou ne pas l'avoir et se consumer de l'envie de l'avoir pour les filles, voilà qui

---

<sup>14</sup> Dreyfus, A. (2014). *L'histoire de ma sexualité*, Paris, Gallimard, p. 77.

résume le complexe de castration dans ses deux versants. Pénis présent/absent dont le primat phallique ouvre justement à la problématique de la castration dans cette double version, qui débouchera ensuite sur l'Œdipe. Œdipe qui, par un jeu complexe de renoncements et d'identifications aux figures parentales, devra à son tour être 'résolu', mais dont la résolution est selon Freud plus incertaine pour un sexe que pour l'autre. Pas de chance pour les filles, c'est à elles qu'échoit cette résolution plus difficile. Pour elles en effet, la tragédie commence par la découverte qu'on la leur a coupée – ne pas l'avoir étant équivalent d'être châtrée –, et ce qui les anime, en parallèle à la détestation de l'organe défectueux qu'elles ont reçu, c'est l'envie féroce d'un beau pénis bien dimensionné, à l'origine de leur envie d'obtenir un enfant (en une équation symbolique pénis-enfant) du père. L'envie ne disparaissant jamais tout à fait, la conséquence en est : une intégration plus fragile du Surmoi (héritier d'Œdipe), dont on sait combien il est important pour l'accès au sens de la justice et de la morale...

'Avoir un pénis ou ne pas l'avoir' séparerait donc les 'destins', de l'avis de Freud, et la différence prendrait tout son sens au moment de la puberté. Si celle-ci constitue une phase de grande offensive de la libido pour le garçon, elle se caractérise chez la fille par une nouvelle vague de refoulement qui affecte la sexualité clitoridienne (déjà largement refoulée lors de la découverte de son organe si inégalement proportionné comparativement au pénis bien dimensionné du fameux petit frère ou du camarade de jeu, clitoris qui aurait de ce fait été honni et délaissé). Au clitoris, il est dévolu dès ce moment-là du développement une mission toute particulière : transmettre aux parties sexuelles voisines, en particulier au vagin, l'excitation nécessaire à l'acte coïtal. Tandis que le garçon peut tranquillement continuer à jouer de son pénis et à lui trouver mille qualités, la fille se voit une nouvelle fois confrontée à une tâche de déplacement d'investissement. Durant l'enfance, c'est d'objet d'amour qu'il avait été question, avec un déplacement d'investissement de la mère au père au moment de l'entrée dans l'Œdipe. A ce stade, c'est au niveau de son corps que cela se joue. Elle doit désormais investir une zone dont elle n'avait qu'une conscience très diffuse, voire inexistante, investissement qui parachève l'accession à une sexualité génitale adulte et qui permet l'accomplissement d'une autre tâche, la procréation.

Ce point de la thèse freudienne comporte son originalité, du fait qu'avant 1905, nul ne pensait qu'il y eût une autre espèce d'orgasme féminin que clitoridien<sup>15</sup>. Le clitoris, dont le titillement était à la fois réprouvé et apprécié, était en effet reconnu jusqu'alors par les 'autorités compétentes' (anatomistes, gynécologues et autres hommes de sciences) comme l'organe du plaisir féminin. Le vagin, de par sa faible innervation, semblait quant à lui un

---

<sup>15</sup> Avis soutenu par Thomas Laqueur (1992). *La fabrication des sexes*, 1992, Paris, Gallimard.

candidat peu vraisemblable pour cette mission et était davantage vu comme un tube élastique sans grand potentiel de sensations reliant la vulve à l'utérus, servant à évacuer les menstrues, à accueillir l'organe mâle au moment du coït et à expulser le produit de la fécondation. Freud, bien que très légèrement devancé par Richard von Krafft-Ebing<sup>16</sup> (1890) sur la question, accorde au vagin une toute autre importance : il en fait un second lieu de plaisir sexuel féminin, contrepartie vaginale de l'orgasme clitoridien. Ce second lieu aurait préséance chez la femme parvenue à maturité sexuelle, le clitoris devenant associé à la sexualité masculine de la petite fille, qu'elle doit abandonner si elle veut parvenir à ladite maturité.

Ce discrédit jeté sur le titillement du clitoris au-delà de la petite enfance, associé à la nouvelle valorisation du vagin en tant que zone à investir en priorité pour atteindre la maturité sexuelle souhaitée, valurent à Freud durant les décennies qui suivirent une critique virulente. *Phallocentrisme !*, s'indigna-t-on d'un côté. *Hétéro-normatif !*, tonna-t-on de l'autre. Il lui fut notamment reproché d'avoir proposé, sous couvert d'arguments scientifiques bien peu démontrables, un modèle qui d'une part s'appuyait sur une vision masculine de la différence des sexes en donnant tant d'importance au « pénis universel », et qui d'autre part servait essentiellement à ce que la femme se soumette au rôle social qui lui était dévolu, ce rôle qu'elle seule peut remplir : la maternité. Était-ce l'intention de Freud ? Fut-il simultanément, sans qu'il le sache, le précurseur de tous ceux qui s'intéressèrent par la suite à ce 'tube élastique', et qui y découvrirent d'incroyables potentialités orgasmiques ?

## **A l'ombre des femmes en colère**

Le couple phallique/châtré, de même que les autres paires d'opposés qui lui précèdent – passif/actif et sadique/masochique –, associés à la construction du masculin/féminin, ont fait et font encore couler beaucoup d'encre. Au sein des groupes psychanalytiques, comme partout ailleurs, des désaccords et des tensions n'ont pas tardé à poindre sur le sujet. Bien que contester la parole du père a toujours comporté quelques risques de blâme, cela n'a pas empêché que des voix s'élèvent, féminines pour la plupart<sup>17</sup>, affirmant avec plus ou moins de courage que Freud n'a pas compris grand-chose aux femmes. Lorsque celui-ci désigne la femme comme une « énigme », et sa sexualité adulte comme un « dark continent », on

---

<sup>16</sup> A noter que Krafft-Ebing voyait la femme comme ayant de faibles désirs sexuels « si elle est mentalement, développée normalement et bien élevée », cité par Thomas Laqueur, *Ibid.*, p.385

<sup>17</sup> Les premières psychanalystes à avoir ouvertement contesté ce modèle sont : Mélanie Klein, Hélène Deutsch, Karen Horney. Bien d'autres suivront.

voudrait croire à un humble aveu de sa part à ce propos. Il espère, dit-il, que les dames de la psychanalyse apporteront leurs lumières sur le sujet. Il se montre cependant peu enclin à modifier sa théorie du « pénis universel » lorsqu'il est remis en question par lesdites dames. A se demander si au côté d'Œdipe, qui lui-même côtoie un cortège de dieux et de demi-dieux dans la théorie psychanalytique (Psyché, Narcisse, Eros, Thanatos) il n'eut pas fallu ajouter un autre personnage : Priape ! Quant au « féminin », Freud le considéra jusqu'à la fin de sa vie comme du « passif, masochiste, châtré, subissant le coït et l'accouchement »<sup>18</sup>, par opposition au masculin, qui est « actif, sadique et phallique ». Bien que le propos fût nuancé par l'idée qu'en chacun, il y a de la bisexualité, et que ces couples d'opposés nous concernent tous, l'avis de Freud reste néanmoins que les femmes doivent, de la bisexualité première, accéder à ce féminin passif, masochique et châtré si elles veulent parvenir à maturité sexuelle.

*« Ce qui appartient en propre à la psychanalyse, ce n'est pas de décrire ce qu'est la femme mais de rechercher comment elle le devient, comment elle se développe en femme à partir d'un enfant à disposition bisexuelles. »*<sup>19</sup>

Les voix qui se sont élevées ont toutes clamé : la femme n'est pas un homme manqué ! 'Femme sans qualité', ou féminin sans qualité, dénié, impensé, soupire la psychanalyste Annie Anzieu, qui constate : « Les hommes pensent la femme, et trouvent simple de lui retirer un pénis. »<sup>20</sup> Or, si les femmes ne l'ont pas, et que la découverte de cette réalité entraîne des mouvements psychiques qu'il ne s'agit pas de nier, d'une part cela ne signifie pas qu'elles ont absolument envie d'arracher à leurs propriétaires ce qu'ils ont et qu'elles n'ont pas (angoisse toute masculine), et d'autre part il y a une différence de taille entre ne pas l'avoir et ne rien avoir. Car elles ont quelque chose elles aussi, et ce quelque chose serait perçu par la petite fille bien plus tôt que ce que Freud l'a suggéré. Ainsi donc, la femme est certes dépourvue d'un sexe masculin, mais elle est bel et bien pourvue d'un sexe féminin. Mais il y aurait un refus à le penser, et même à le nommer, puisque Freud, qui n'hésite pas à utiliser le terme 'pénis' à tout bout de champ, persiste à éviter le mot 'vulve' pour lui préférer 'zone génitale'. S'il est évident que la vulve ne constitue pas l'ensemble du sexe féminin, pas plus que le pénis ne constitue l'ensemble du sexe masculin, c'en est tout de même la partie visible et nommable. La seule apparition furtive du mot, relève Monique

---

<sup>18</sup> « Le problème économique du masochisme » (1929), cité par Cournot, J. (2001). *Pourquoi les hommes ont peur des femmes*, Paris, PUF, p. 71.

<sup>19</sup> « XXXIIIe conférence : La féminité » (1932), *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard Folio, 1984 p. 124.

<sup>20</sup> Anzieu, A. (1997). *La femme sans qualité. Esquisse psychanalytique de la féminité*. Paris, Dunod.

Schneider, se fait sous couvert d'une plume littéraire : « Chez Rabelais, encore, le diable prend la fuite après que la femme lui a montré sa vulve. »<sup>21</sup> Faut-il donc côtoyer le diable, se demande la psychanalyste, pour être capable de reconnaître et de nommer ce qui, dans la « contrée génitale » de la femme, se présente comme forme spécifiquement féminine, même si le recours au fantasme veut voir là du masculin atrophié ? On retrouve une forme semblable d'évitement quand on considère l'iconographie des sexes anatomiques, le sexe féminin ayant longtemps été représenté comme l'envers du sexe masculin, sa forme en creux. Cette représentation, malgré tous les efforts mis en œuvre pour la modifier, n'a pas perdu de sa vigueur. Encore récemment, me contait un proche, une mère expliquait à son fils que « le sexe de la femme est un pénis inversé, à l'intérieur ». On se demande bien quelle image a pu s'en faire le garçon...

D'autres arguments sont avancés. Parmi eux, il y a une volonté de sortir de la connotation négative qui accompagne les termes associés au féminin. La passivité, par exemple, n'est pas déshonorante, et peut être aussi considérée comme une activité réceptrice, dont les bénéfiques peuvent être vus sous l'angle d'un gain de plaisir. Il en va de même pour le masochisme, qui, dans sa fonction de lier douleur et plaisir, contribue à la jouissance. Finalement, si la femme convoite le pénis, ce n'est pas nécessairement dans l'idée de s'en emparer pour combler un manque ; elle pourrait aussi le désirer pour le plaisir et la jouissance qu'il est susceptible de lui procurer.

De ces arguments, il résulte une série d'interrogations : que diable ont les hommes pour inventer de telles histoires au sujet des femmes et de leur(s) différence(s) ? Pourquoi ce besoin de concevoir le féminin uniquement sous l'angle du manque, par contraste avec le masculin ? N'y aurait-il pas un plein du féminin, que les hommes s'évertuent à dénigrer, voire à nier ? Cela tient-il à ce qu'il fasse peur ? Si oui, pourquoi une telle peur ?<sup>22</sup>

## **Le côté du Féminin**

De quoi serait fait le féminin ? Les propositions abondent. La mère n'est pas loin, disent certains. La mère archaïque, toute-puissante, séductrice, dont il faut à tout prix s'éloigner pour ne pas sombrer dans l'emprise et la folie de l'indifférenciation. Sortir de la « captation narcissique » des premiers temps de la vie, où mère et enfant sont à l'unisson, et se confronter à la première différence, qui est la différence des êtres, avec la traversée du

---

<sup>21</sup> « La tête de la Méduse » (1922), cité par Schneider, M. (2004). *Le paradigme du féminin*. Paris, Aubier, p. 19.

<sup>22</sup> Cournut, J. (2001). *Pourquoi les hommes ont peur des femmes*, Paris, PUF.

premier deuil existentiel, le deuil « originaire »<sup>23</sup>. Sans cela, c'est la confusion psychotisante. Le pénis devient phallus, qui devient tiers séparateur. Il est la bite d'amarrage à laquelle s'accrocher, du côté de la mère d'abord, du côté de l'enfant ensuite, pour ne pas dériver et risquer d'être englouti dans les eaux angoissantes d'une mer insondable. Sans le phallus, assimilé à la fonction symbolisante, à la Loi, au Nom du Père, au langage, le magma guette. Sans lui, l'enfant ne peut se détacher de son Origine du monde, et l'interdit de l'inceste ne s'intègre pas. Sans le phallus, donc, point de pensée !

A ce maternel-là, d'autres sont opposés. Le maternel winnicottien « suffisamment bon », nécessaire à la construction de l'être, D.R. Winnicott plaidant pour une théorie du féminin pur, originaire pour chacun des deux sexes au contact de la mère (*first being, befor doing*)<sup>24</sup>. Pour cet auteur, le socle de l'identité du sujet réside dans le sentiment d'être soi, et dépend de manière décisive de l'intégration des éléments masculins et féminins qui lui sont inhérents. L'élément féminin, par essence apulsionnel, constitue le fondement de cette capacité d'exister. Cette position rejoint celle de R Stoller, qui pose lui aussi le féminin comme primordial, au sens d'une empreinte laissée par des forces puissantes, silencieuses et non conflictuelles, antérieures aux identifications plus tardives qui construiront le sujet dans sa masculinité ou sa féminité. Il évoque une identification 'primaire' à la mère, tant chez le garçon que chez la fille, conduisant à une imprégnation par ce féminin primordial et rendant le garçon plus vulnérable dans la construction de son identité masculine ultérieure. C'est dans ce sens que R. Stoller affirme que le sexe le plus fort, parce que le premier, ne serait par le 'pénis', mais bien le sexe féminin.

Ce maternel de l'être est aussi cela la contenance, de la « capacité de rêverie » et de l'« alphabétisation » telles que les proposent W.R. Bion, sans lesquelles l'appareil à penser les pensées ne se construit pas. Sans maternel, donc, point de pensée ! Le féminin ne serait-il pas là-dedans aussi ?

Ces différentes visions de la mère – la mère séductrice et excitante, ou la mère assurant le sentiment d'être et de continué du soi –, éclairent l'antagonisme théorique entre ceux qui mettent en point de départ la pulsion, et ceux qui postulent que le sujet se construit tout d'abord dans la relation avec l'objet et qui mettent l'accent sur les notions de Self ou d'identité. Antagonisme qui prend des tournures ressemblant fort, à mes yeux, au vieux dilemme de la poule et de l'œuf...

---

<sup>23</sup> Je reprends là les termes de P.-C. Racamier, tels qu'il les expose notamment dans son ouvrage *Le génie des origines*, Paris, Payot, 1992.

<sup>24</sup> Winnicott, D.R. (1973). « Clivage des éléments masculins et féminins », *Bisexualité et différence des sexes*. Paris, Gallimard Folio.

Mais la femme n'est pas la mère, objectent d'autres, tout comme le féminin n'est pas le maternel. Or, si Jocaste est tragique, les sirènes sont terrifiantes, Circé redoutable de magie empoisonnée, et la goule carrément obscène. Sans parler de Salomé, qui exigea la tête de Saint Jean-Baptiste sur un plateau d'or, ou même de la belle Eurydice, qui entraîna Orphée dans les enfers. « La femme est naturelle, c'est-à-dire abominable », dit Baudelaire, et les œuvres picturales ou littéraires de certaines époques – notamment l'époque de Freud – regorgent de l'obsession des hommes pour la femme destructrice et fatale.

Serait-ce alors le sexuel de la femme qui effraierait, un sexuel caché, dont la jouissance serait fantasmée comme un orage pulsionnel déferlant sur les femmes ? Un orage tel que décrit par le président Schreber<sup>25</sup>, qui, dans ses *Mémoires d'un névropathe* paru en 1903, se souvient s'être réveillé en pensant : « Comme ce serait beau d'être une femme subissant un coït », son désir étant « d'être possédé(e) au point d'être dépossédé(e) de soi-même, se désorganiser et se dissoudre comme une femme dans un orgasme infini, putain de Dieu et mère d'une race nouvelle, le tout dans une jouissance ininterrompue, béatitudes non pas mâles (seulement cérébrales, dit-il) mais femelles, c'est-à-dire dans une volupté totale, complète, sans arrêt, sans limite et sans fin. »<sup>26</sup>. Comme si les femmes, de par la possibilité d'une telle jouissance telle que fantasmée par les hommes, détenaient un indicible secret jaillissant du corps, et défiant toute symbolisation. Les images qui affluent sont celle d'une furie sexuelle.

Il est intéressant de noter que celui qui a introduit la notion de jouissance dans le vocabulaire de la psychanalyse est aussi celui qui a affirmé qu'« Il n'y a pas de rapport sexuel » ou que « La femme n'existe pas », à savoir Jacques Lacan. Certains considèrent même cela comme un paradoxe<sup>27</sup>. On se souvient en effet de l'importance que Lacan a attribuée au phallus, fidèle en cela à la position freudienne, phallus qu'il considère comme le signifiant central de la sexualité, du désir et de ladite jouissance. Pour lui, aucun sujet féminin à aucun instant de son existence ne saurait se soustraire à la castration, ni au manque. La jouissance prend de fait sens dans une quête de la chose perdue.

Ce que d'autres auteurs ont relevé une fois que le mot est apparu dans le vocabulaire psychanalytique, c'est le manteau de silence dont a été enrobée la jouissance féminine jusque là. Ce silence théorique étonne, et questionne. Pourquoi un tel silence ? Parce que, de l'avis de beaucoup, elle confronte chacun des deux sexes à l'irreprésentable féminin.

---

<sup>25</sup> Rendu célèbre par Freud via l'analyse qu'il fit de cette autobiographie et qui figure dans *Cinq psychanalyses*, sous l'intitulé « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (le président Schreber) » (1908).

<sup>26</sup> Cité par Cournut, J. (2001). *Op. cité*, p. 72.

<sup>27</sup> Kaswin-Bonnefond, D. (2013). « Un siècle de controverses sur la sexualité féminine », *La sexualité féminine*, Paris, PUF.

Jacquelines Schaefer propose une lecture approfondie de cet irreprésentable féminin. Reprenant l'idée d'un « refus du féminin » que Freud a développé dans son article « Analyse terminée et analyse interminable » (1937), elle commence par distinguer deux refus du féminin dans la psychosexualité de la femme : la première est la butée indépassable de fermeture à l'étranger – 'je ne veux pas être une femme (être chatré)', pour l'homme ; 'je veux être un homme (avoir le pénis)', pour la femme –, tel que Freud l'a postulée ; la seconde, au contraire, constitue une promesse d'ouverture. Ce serait la manifestation de résistance du Moi à la pénétration et à la fusion amoureuse qui, à travers la jouissance qu'elle éprouve malgré son opposition, révélerait à la femme son féminin érotique. Sa réflexion sur la psychosexualité part de la thèse freudienne de la poussée constante de la pulsion. Pour la psyché naissante, cette poussée constitue un premier effracteur nourricier. Réalité traumatique interne, elle contraint le moi immature à transformer la libido inchoative qui le traverse et constitue une exigence de travail psychique qui participe à la création et au déploiement de l'appareil psychique. A cette première confrontation avec une forme d'altérité et de réalité, suit un second effracteur : celui de la différence des sexes. Le Moi doit ici à nouveau élaborer et négocier. L'enfant, pour ce faire, construit des théories sexuelles, qui sont le signe de ce travail d'élaboration, avec un recours à l'analité et aux modalités défensives qui y sont propres pour organiser le déchaînement pulsionnel et l'angoisse qui en résulte. La troisième épreuve de réalité, ou troisième effracteur nourricier, est « l'amant de jouissance ». A nouveau, le pulsionnel se déchaîne. A ce stade, il s'organise autour d'un masochisme érotique. Il provoque la jouissance de la femme – que la psychanalyste distingue de l'orgasme – dans une défaite que son corps et que son sexe appellent, mais que son Moi refuse et hait. En ce sens, « la nature féminine est un abandon sous forme de résistance », ainsi que le dit Kierkegaard,

Que le phallus soit posé ou non en référence universelle, que le vagin soit ou non considéré comme perçu par la fillette, le féminin dont il est question est un féminin opaque, qui effracte le Moi, à l'image de la pulsion, et dont le Moi cherche à se défendre. Fort de ces considérations, à la question : *Pourquoi les hommes ont peur des femmes*, J. Cournut répond :

*« Cette peur que les hommes éprouvent envers les femmes ne procéderait-elle pas, elle aussi, d'une difficulté des hommes à 'se représenter' le féminin des femmes, et plus secrètement le féminin qu'ils portent en eux, eux aussi ? (...) Le féminin, c'est-à-dire cette part obscure de l'autre, cette question de l'altérité, cette différence dont se*

*scandalise le narcissisme dans la mesure où il ne l'intègre pas, ce risque permanent de déliaison au bord duquel vacille l'humain. »<sup>28</sup>*

Féminin de l'être, féminin de la jouissance, qui résiste pour mieux s'abandonner, qui se sait sans se savoir, oublié, refoulé, du vagin à l'utérus, en passant par la vulve. Féminin du passage, de passage, de l'espace, des grands espaces, violable parce que pénétrable, dans l'intimité des muqueuses. Féminin qui laisse entrer, qui laisse sortir, ou refuse et se refuse, à l'agonie ou à l'extase. A entrelacer ainsi ces différents fils, me reviennent, allez savoir pourquoi, quelques paroles d'une chanson de Claude Nougaro : « Sur l'écran noir de mes nuits blanches... ». Thésée, peut-être, sur l'écran noir, projetterait une valse étrange d'Ariane avec le Minotaure, et Dédale, sans doute, sourirait de cette fantaisie...

## **Sodome et Gomorrhe**

*« L'ARCHANGE – Dans Sodome et Gomorrhe, l'offense du mal, l'infamie vient de ce que chaque sexe le fait pour son propre compte. Jusqu'ici, dans leurs méfaits ou leur ignominie, hommes et femmes respectaient du moins la seule base que Dieu ait glissé sous leur vie, celle de leur union, celle du couple. (...) De là-haut, la vue est insoutenable de cette femme au sud et de cet homme au nord, distraits de l'autre chaque jour davantage. Toute la dot du couple, défauts ou vertus, homme et femme se les partagent avidement comme des bijoux ou des meubles à la veille du divorce. Cette nature indivise, ces admirations et ces dégoûts indivis, jusqu'à ces animaux indivis, ils se les répartissent. Plaisirs, souvenirs, objets prennent un sexe, et il n'y a plus de plaisirs communs, de mémoire commune, de fleurs communes. Le mal a un sexe. Cela vaut la fin du monde... »*

Jean Giraudoux, *Sodome et Gomorrhe*, 1943

La tentation a été forte chez les psychanalystes d'inscrire les territoires masculin et féminin dans un rapport de juxtaposition. La tendance est à figer ce qui semble de l'ordre du mouvement, avec une propension à attribuer à chacun des sexes le territoire qui lui revient, l'un au sud, l'autre au nord. Or la pulsion, ne l'oublions pas, est dynamique. Elle met Psyché dans tous ses états. Le sexe, depuis l'enfance, fait et défait celle-ci, l'obligeant à accomplir un travail titanesque d'élaboration et d'organisation qui puisse intégrer les multiples

---

<sup>28</sup> Cournut, J. (2001), *Op. cité*, p. 208.

désorganisations que le corps, ses besoins, ses désirs et ses manques, au contact de l'Autre et de la vie, amènent. Prenant petit à petit la barre du bateau, le Moi aime à se croire capitaine. Son narcissisme a besoin de cette illusion-là. Il dit : je suis, je veux, je décide, je fais, je deviens. Contrarié bien souvent dans ses aspirations, souffrant de mal de mer à l'occasion, il s'accroche fermement à son gouvernail. La différence des sexes est l'une des épreuves auxquelles il se trouve confronté, et ce de façon itérative.

De façon générale, dit-on, la différence dérange. Elle constitue une véritable épreuve d'altérité. Elle est scandaleuse pour le narcissisme qui s'espérait complet, et inquiétante pour le Moi qui doit se confronter à de l'inconnu, à de l'étranger. Voilà que cette différence concerne une altérité double, l'autre n'étant pas moi, et étant de surcroît d'un sexe différent. De plus, elle renvoie à une réalité inéluctable : jamais homme n'enfantera, jamais femme ne fécondera. Réalité qui renvoie elle-même à un autre impératif : jamais femme n'enfantera sans qu'un homme n'y soit pour quelque chose, jamais homme ne fécondera un autre être qu'une femme.

Cette réalité-là, l'enfant la découvre, ou tout au moins la pressent, lorsqu'il s'interroge sur l'épineuse question des origines : « d'où viennent les bébés ? ». Avec les éléments dont il dispose à ce stade de son développement, il construit des scénarios fantasmagoriques, que Freud a appelés les théories sexuelles infantiles. Ces scénarios intègrent une représentation de l'union entre les parents, en une scène primitive qui préfigure l'acte sexuel, mais dont il manque l'élément principal : la jouissance. S'il ne dispose pas encore des moyens d'en saisir la signification, du fait de son immaturité corpo-affective, il devine néanmoins qu'il y a là une énigme fort excitante. Le lien avec la différence anatomique des sexes, qu'il est en train de découvrir, est encore confus, mais non absent. Parallèlement, les parents ont souci de le tenir éloigné du sexuel de leur relation, instaurant un interdit dont le dépassement constitue une transgression. Cet interdit, sous-tendu par l'interdit fondamental de l'inceste, fonctionne à double sens, et vise à empêcher l'effraction traumatique que la jouissance des adultes constituerait pour l'enfant. Cette dynamique, qui inscrit l'interdit au cœur des relations parents-enfant, conduit à considérer le couple comme une équation de type « trois moins un », un triangle dont l'un des éléments doit être écarté.

Permettez une petite digression associative. Cette dimension-là sera ultérieurement essentielle à la construction de la relation de couple, le tiers à écarter – réel ou imaginaire – étant constitutif du sentiment de se sentir élu par l'autre et uni à lui. Le couple met en jeu et en scène, dans un aménagement dynamique à deux, les multiples étages de la construction du sujet. Chacun des conjoints aspire à s'y ressentir en union avec l'autre, dans un contact qui exalte l'éprouvé d'« être ensemble ». Chacun aspire également à se sentir choisi par lui, ce qui présuppose des tiers rivaux mis au banc, mais dont la présence est nécessaire dès la

constitution du couple et continuera à être active soit pour solidifier, soit pour fragiliser le couple. Finalement, chacun se lie à l'autre parce que le couple est perçu comme permettant la réalisation de « projets identificatoires » - selon la terminologie de Piera Aulagnier – touchant au devenir. Ces projets concernent les sphères personnelle, sexuelle, générationnelle et sociale. De fait, l'entité couple est investie en tant que venant renforcer le sentiment d'identité et de continuité de soi-même, tout en permettant à un demain d'advenir<sup>29</sup>. La façon dont se combinent ces différents niveaux est propre à chaque couple, en un équilibre jamais acquis, et chaque épreuve ou étape de la vie peut venir désunir les conjoints, conduisant nombres d'entre eux à se séparer.

Séparations des couples devenues si banales, alors qu'elles restent pour beaucoup ressenties comme une fin du monde. Séparation d'un autre couple, « *cette femme au sud et cet homme au nord* », dont la vue insoutenable évoque la désunion de deux sexes qui vivent repliés sur leurs territoires respectifs. Disparaît l'espace du Deux, de l'entre-deux, du jeu.

Qui pourrait-on rencontrer dans cet espace-là ? Hermaphrodite, pensent certains. Le personnage a été fréquemment convoqué, à double escient : pour illustrer l'idée d'une négation de la différence des sexes, avec un idéal de complétude, dont l'issue serait mortifère ; pour suggérer au contraire son intégration, en une unification porteuse de vie ; pour évoquer finalement la violence de sa rencontre avec la nymphe Salmacis. Nous retrouvons là l'idée de bisexualité, à propos de laquelle Freud s'est montré si ambivalent. Bisexualité pensée ici sur son versant psychique, avec la possibilité pour chacun des deux sexes, doté d'une 'altérité sexuelle virtuelle', à une certaine indétermination, tant par rapport à soi-même que par rapport à l'objet. Si Freud tendait à penser que plus s'affirme la différence des sexes, plus la bisexualité s'involue, C. David propose de le concevoir plutôt comme une articulation entre les deux dimensions, qui continuent à co-exister l'une avec l'autre quand bien même le refoulement est passé par là : « Parallèle au travail de maturation qui prépare l'intégration de l'identité sexuelle, un processus inconscient de bisexualisation me paraît à l'œuvre en sourdine. »<sup>30</sup>. Cette articulation peut être dans un rapport conflictuel et générateur d'angoisse, mais peut aussi créer du jeu dans le devenir de la sexualité. Dans un cas comme dans l'autre, la différence a imprimé sa marque. En effet, postule J.-B. Pontalis, « même lorsqu'elle est niée, 'dépassée', il faut bien qu'elle soit d'abord affirmée »<sup>31</sup>. L'aspiration bisexuelle serait, selon lui, moins un fantasme d'unité que de réunion, d'unification.

---

<sup>29</sup> Cette façon de théoriser le couple est développée par Jean-Maurice Blassel, notamment dans son article « Ecoute psychanalytique groupale du couple », *Revue Association libre*, 2010, n°1, pp. 30-38.

<sup>30</sup> David, C. (1973). *Op. cité*, p. 364.

<sup>31</sup> Pontalis, J.-B. (1973). « L'insaisissable entre-deux », *Bisexualité et différence des sexes*. Paris, Gallimard Folio, p. 18.

*« La différence opère moins entre les sexes que sur le sexe. (...) L'envie et la crainte de l'autre sexe sont secondaires : elles viennent donner un nom et un support, un signe tangible à tout ce qui disjoint le désir de son objet, sépare le sujet d'un soi-même. Tenir l'inconscient pour un autre côté, surtout s'il est inaccessible, et tenir l'autre sexe pour la part cachée de soi, surtout si elle demeure latente, c'est retrouver la possibilité d'une conjonction sans risque ; la séparation est alors incluse dans le tout. »<sup>32</sup>*

En ce sens, toute la scène psychique devient un théâtre érotisé, bisexuel : ça circule, ça se déplace, ça s'échange, ça se dévoile pour mieux se voiler, l'un passe à l'autre, l'un efface l'autre.

## **L'identité prisonnière**

Hermaphrodite a beaucoup intéressé, mais pas uniquement son avatar mythologique. Les enfants présentant une ambiguïté sexuelle, appelés tardivement personnes intersexuées, n'ont cependant jamais été considérés comme l'incarnation d'une divinité en visite, mais plutôt comme des créatures inquiétantes, voire monstrueuses. Il a toujours importé que, dès sa naissance, l'enfant puisse être identifié d'un sexe ou de l'autre, fille ou garçon. Par cette assignation, il est accueilli dans le socius en tant que l'un ou l'autre, ce qui a été traduit par l'expression « assignation de genre ».

La notion de genre, introduite par J. Money en 1955, puis reprise par R. Stoller dès les années soixante dans le cadre de sa réflexion sur le transsexualisme, a connu depuis lors un large succès et de multiples définitions. Synonyme dans un premier temps de croyance ou de sentiment d'appartenance à un des deux groupes, mâle ou femelle, le genre a ensuite été divisé en *core gender identity*, ou noyau de l'identité de genre, et *gender role identity*, c'est-à-dire l'ensemble des conduites typiques associées à l'appartenance à chacun des groupes. Selon R. Stoller, l'identité nucléaire de genre est établie précocement, bien avant la perception par l'enfant de la différence anatomique entre les sexes. En ce sens, le genre précède l'identité sexuelle dans le développement, ce qui l'amène à dire que c'est le genre qui organise le sexe et non l'inverse.

---

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 26.

Dans la perspective stollerienne du genre, les catégories féminin-masculin restent la référence, ce que vont critiquer très vivement un certain nombre de penseurs issus des milieux de la philosophie et de la sociologie postmodernes. Sur fond de débats sociétaux, sont développées de multiples études et réflexions visant à 'déconstruire ces catégories', à montrer qu'elles sont profondément marquées par des logiques du pouvoir et de la discrimination. Les catégories d'homme et de femme, de féminin et masculin sont au cœur de ces débats, avec un éclairage critique posé sur la tendance à 'naturaliser' des différences qui seraient construites culturellement. Être homme ou être femme serait d'abord un fait social.

De cette conceptualisation a émergé la *queer theory*. Une des figures emblématiques en Judith Butler, qui a fait une critique féroce des liens établis entre genre et sexe. Selon elle, 'les femmes' et 'la femme' sont des catégories complexes, notamment en raison de leur interaction avec la classe sociale, l'ethnie, la sexualité et les autres facettes de l'identité. La pensée *queer* vise la déconstruction de ces catégories et se pose comme une possibilité de nommer la complexité. Dans son livre *Trouble dans le genre, pour un féminisme de la subversion* (1990), elle propose du genre une définition différente de celle de R. Stoller, le situant comme une pratique discursive et perlocutoire, de l'ordre du 'faire', et non du 'être'. Elle parle en ce sens d'une « performativité du genre ». Pour elle, il n'y a pas d'identité derrière les actes censés 'exprimer' le genre et ces actes constituent, plutôt qu'ils n'expriment, l'illusion d'une identité de genre stable. De plus, si l'être apparent d'un genre n'est qu'un effet d'actes culturellement signifiants, alors le genre n'est pas une donnée universelle. Constitué par la réalisation de performances, le genre 'femme' – comme le genre 'homme' – reste contingent et sujet à interprétation et 're-signification'. Ainsi Butler introduit subversivement un trouble dans le genre, en ayant recours à des performances susceptibles de troubler ces mêmes catégories de genre. Sa théorisation, qui se présente comme une contestation politique virulente des structures hétéronormée de la société occidentale, a suscité des controverses passionnées. A certaines critiques qui lui ont été adressées – notamment concernant la non-prise en compte de la matérialité des corps –, elle répond par un autre livre, *Ces corps qui comptent, de la matérialité et des limites discursives du « sexe »* (1993), dans lequel elle reformule ses vues sur le genre. Selon elle, la prise en compte de la matérialité des corps n'en implique pas une saisie 'naturelle'. Le sexe est un présupposé nécessaire du genre, mais, selon elle, nous n'avons accès au réel du sexe qu'au travers des schèmes culturels. Pour cette raison, le sexe, comme le genre, constituerait une catégorie normative, une norme culturelle, donc historique, régissant la matérialisation du corps.

Un autre point soulevé par Judith Butler concerne la question de l'origine du désir sexuel et de ses rapports avec le genre. Plus précisément, elle s'intéresse à ce qui, du désir sexuel, est inaccessible à toute épreuve performative possible. Elle accorde une place au corps, mais s'efforce de montrer que son anatomie ne constitue pas un obstacle insurmontable au dépassement de la dualité sexuelle. Bien que réservée sur la théorie sexuelle de la pulsion, elle admet que le point de départ du désir est le corps. Elle postule une construction « culturelle » de la physiologie sexuelle. Physiologie et érogénicité des organes sexuels et des autres parties ou organes du corps seraient le résultat d'une histoire singulière. A la différence de la position psychanalytique classique qui voit la construction de la sexualité comme marquée par les spécificités d'une économie familiale ou des relations entre les parents et l'enfant, cette construction est marquée, selon Judith Butler, par les rapports sociaux de genre. Elle fait l'hypothèse d'une « mélancolie du genre », c'est-à-dire l'opération par laquelle une partie du pouvoir érogène du corps est définitivement perdue, et devient de ce fait « sexually unperformable ». En ce sens, la mélancolie de genre amputerait la surface du corps d'une partie d'elle-même, et ce qui reste contribuerait à faire du corps un corps « genré ». Le désir sexuel ne serait pas indépendant de cette construction genrée du corps, qui passe par une série d'amputations du potentiel érotique, par le truchement de la mélancolie de genre.

A la suite des travaux de J. Butler, la théorie *queer* va s'attacher à la subversion des identités sexuelles. C'est surtout sur les écrits de M. Foucault que s'étaie cette tentative de dépasser la différence des genres et des sexes. Dans son sillage, des penseurs tels que D. Halperin ont en effet pour projet de se servir du sexuel pour déstructurer les identités et les subjectivités, qui sont immanquablement les sous-marins de la normalisation. Abolir l'identité serait notamment l'objectif des pratiques du plaisir comme le *fist fucking* ou le SM.

*« Ce n'est pas le désir mais le plaisir qui, pour Foucault, offre la promesse d'une telle expérience de désintégration. Contrairement au désir qui exprime l'individualité, l'histoire, et l'identité du sujet en tant que sujet, le plaisir est impersonnel ; il déssubjectivise : il fait voler en éclats l'identité, la subjectivité et dissout le sujet. (...) L'objectif de la déssubjectivation est à la fois politique et philosophique : la force explosive du plaisir sexuel intense, détaché de sa localisation génitale exclusive et disséminé sur diverses zones du corps, décentre le sujet et désarticule l'intégrité physique et mentale du 'moi' auquel une identité sexuelle a été attachée. En brisant le sujet de la sexualité, le queer sex ouvre la possibilité de cultiver un moi plus*

*impersonnel, qui peut fonctionner comme la substance d'une élaboration éthique en devenir – et par là lieu d'une future transformation. »<sup>33</sup>*

Déterritorialisation des identités sexuelles vers de nouvelles territorialités ? Mais lesquelles ?

## **Arithmétique disputée**

En même temps que la différence des sexes, qui a été passée à la moulinette de la critique postmoderne, la notion d'identité a, elle aussi, été l'objet d'assauts théoriques. Lui est reproché notamment d'enfermer le sujet dans des catégories réductrices, et de favoriser par trop l'unité au détriment de la complexité, la fixité au détriment du flux.

Dans sa thèse sur *Le devenir féminin transgenre*, s'appuyant sur les travaux J. Butler, ainsi que sur ceux de G. Deleuze et F. Guattari et de R. Braidotti, Denise Medico propose comme alternative au concept d'identité celui de subjectivité :

*« La subjectivité est définie comme un positionnement du sujet comme 'agent', agissant dans le monde, sur lui-même et sur les autres, fruit de l'expériences de la multiplicité des positionnements et de la tension avec le besoin d'unité qu'expérimente le sujet se pensant, le sujet dans sa conscience de soi. »<sup>34</sup>*

Pour elle, ce qui oppose les deux notions sont l'idée d'unité et celle d'appartenances. Même si les identités se combinent, ou justement parce qu'elles se combinent, elles peuvent difficilement être une et multiples à la fois, sans impliquer des tensions internes. Elle propose donc d'adopter préférentiellement le terme de subjectivité, notion qui lui semble plus appropriée pour parler des flux, des multiplicités des positionnements, notamment pour appréhender l'expérience transgenre, à la fois complexe et mouvante. Au cœur de cette subjectivité, le sujet est désirant et en devenir, dimensions essentielles pour la compréhension de l'érotisme et de la sexualité. Ce devenir est une perpétuelle reconstruction de soi, à conjuguer toujours au présent, car indissociable de l'espace/temps et de la corporéité.

---

<sup>33</sup> Halperin, D. (1995), cité par Desjours, C. (2005). « L'indifférence des sexes, fiction ou défi ? », *Les sexes indifférents*, Paris, PUF, p. 60.

<sup>34</sup> Medico, D. (2011). *Le devenir féminin transgenre : une étude qualitative et réflexive sur le genre, la corporéité et la subjectivité sexuelle*. Thèse de doctorat, Faculté des sciences sociales et politiques de l'Université de Lausanne, p. 110.

La thèse proposée est celle d'un nomadisme de la subjectivité trans\*, impliquant en premier lieu la nécessité de sortir du système de genre pour pouvoir se penser ; en second lieu une incarnation sur le plan corporo-affectif, qui peut se traduire par des expressions diverses : soit masculin soit féminin, tantôt l'un tantôt l'autre, ni l'un ni l'autre ; et en troisième lieu une déterritorialisation de la corporiété masculine et une reterritorialisation de la corporité féminine dans l'expérience sexuelle de soi. « Les personnes transgenres se féminisant fabriquent du féminin dans leur sexualité »<sup>35</sup>. Elle note à ce propos que pour parler de sexualité, il semble nécessaire de parler du genre, des genres, des positions de genre.

L'intérêt du travail de D. Medico est, à mon sens, de proposer une réflexion qui, intégrant les apports d'un ensemble de penseurs contemporains, pousse à considérer l'expérience de soi – trans\*, mais la portée du propos se veut plus générale – comme un travail d'articulation permanent entre soi, l'autre et le social, ce dans un espace/temps du présent où le corps est le lieu même de cette élaboration. Le corps est à comprendre ici dans son incarnation, son « *embodiment* », au travers des ressentis corporo-affectif qui se vivent de façon tout à fait privilégiée dans les multiples dimensions de la sexualité. De ce point de vue, la sexualité est un révélateur particulièrement puissant de la façon dont le sujet se vit dans son rapport à soi, à l'autre et au monde.

La mise à l'écart de la notion d'identité questionne cependant. L'argument consistant en cette mise à l'écart est la difficulté à penser tout à la fois l'unité et la multiplicité, causes de 'tensions interne'. Au profit de cette multiplicité, les 'un', le 'deux' et le 'trois' sont relégués au bois, peut-être en espérant que le loup y soit...

Or, comment concevoir le multiple s'il n'y pas le 'un' du sujet qui existe pour le sentir et le penser ? Car au fondement de l'identité, c'est bien de la différence des êtres qu'il est question. Etre, avant que d'être soi, grâce à cet 'être à deux' enveloppant, fait de contacts corporels et psychiques, pour s'en séparer petit à petit et se constituer en sujet. Etre soi, et se sentir immanquablement envahi d'éléments étranges et étrangers, venant du dedans ou du dehors, avec un besoin effréné d'y mettre un certain ordre sous peine de se désorganiser. Le un, donc, ne va jamais sans le deux, ce deux du 'être ensemble' qui s'articule avec le deux du 'être séparés', introduisant le nécessaire entre-deux qui ouvre au jeu et à la créativité. Et si tout ceci se joue avec l'autre, il se joue aussi au sein du soi, dont l'une des tâches est justement de faire cohabiter le un et le multiple. En résulte-t-il des tensions internes ? Bien évidemment. C'est même plus que ça ; c'est de l'ordre du paradoxe. Mais pourquoi vouloir l'éviter ? Qui fréquente Psyché se rendra vite compte que les

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 414.

contradictions, les tensions, les conflits, les incohérences sont sans cesse là. L'idéal d'un port dénué de tensions, où nous attendent bonheur et sérénité est une histoire que l'on aime à se raconter, mais qui n'advient pas. Car en son habitacle, Psyché est mue par une multitude de mouvements, de l'enfance jusqu'à la mort, et ce quelles que soient les définitions plus ou moins harmonieuses que l'on parvient à se donner de soi-même. Les conflits internes restent, les tensions ne disparaissent pas. Bien sûr, des aménagements sont trouvés, plus ou moins heureux, plus ou moins coûteux, pour maintenir un minimum de stabilité, mais ils sont loin d'être immuables. La vie se charge de nous apprendre, au détour d'une rencontre, d'un événement, d'une étape, du temps qui passe, tout ce qui fait obstacle au devenir et qui nous confronte à nos limites et à notre très mortelle condition humaine. Entre être 'un' (sujet) et se sentir 'un' (d'une seule qualité), il y a une différence, et s'il y a des personnes qui s'attribuent une identité monolithique, ce sont aussi elles qui souffrent dès lors que de l'étranger apparaît en elles. Cet étranger les effracte de l'intérieur comme un Minotaure sanguinaire, et elles diront avec souffrance : 'je ne me reconnais pas, ce n'est pas moi'.

Le 'deux' semble lui aussi problématique, le deux de la bipartition des sexes et des genres, qui attribue à chacun une place confinée, pour ne pas dire amputée d'une série de potentialités vivantes et créatives. C'est une façon de concevoir le 'deux', fortement teintée du politique. Elle a toute sa raison d'être, tant cette logique d'un 'deux' marquée d'opposition et de dévalorisation de l'un par rapport à l'autre, a fait des dégâts. Mais le 'deux' qui m'intéresse est celui qui permet l'espace de l'entre-deux. Car entre moi et moi, ainsi qu'entre moi et l'autre, il y a toujours un écart, un espace, et c'est dans cet espace qu'émerge ce qui n'était pas attendu, en son sein que se travaille l'altérité.

Le 'trois' ne semble guère plus apprécié, connoté qu'il est de phallicité et de patriarcat. La valse à trois temps, et la scansion symbolique qu'elle institue, est jugée trop militaire, une vraie dictature du manque déniait le plein du féminin. Quant à « trois moins un », il érige l'exclusion en idéologie !

L'identité, selon mon référentiel psychanalytique, comporte trois niveaux, qui sont ceux de la différence des êtres, des sexes et des générations. Ils se construisent au contact de l'enfant avec son environnement, et permettent au sujet une certaine organisation des espaces à la fois internes et externes. Dans les fantasmes, conscients ou inconscients, l'organisation peut faire l'objet d'une reconfiguration qui défait l'ordre pour en créer un autre. Un peu comme, après avoir appris les bases d'une syntaxe qui organise le langage, espace de partage avec les autres, le sujet se permet d'en subvertir les règles pour créer sa propre poésie. Mais la subversion ne peut venir, me semble-t-il, qu'après la reconnaissance et une intégration suffisante de ladite syntaxe. Ainsi donc ne renoncerai-je pas, quant à moi, à me référer à la

différence sexuelle comme notion structurante, au même titre que les autres différences constitutive de l'identité d'un sujet, et tant pis si je semble désuète. C'est avec plaisir cependant que j'œuvrerai à cette subversion créative des catégories masculin et féminin, qui ouvre au multiple et au devenir.

## **Le temps de conclure**

Au terme de mon périple dans le dédale de la question de la différence des sexes, et des nombreuses interrogations que cette différence soulève, je maintiens mon appréciation de départ : l'entreprise était téméraire. Mais bien plus que la dimension politiquement polémique du sujet, ce qui m'apparaît le plus ardu relève de la difficulté à intégrer les multiples dimensions que la question soulève. Les héritages sont, pour certains, lourds à porter, et chaque conceptualisation semble raconter un bout de l'histoire. La psychanalyse la pense dans la façon dont le sujet se construit et se structure, en une élaboration d'un pulsionnel effractif et au contact d'un environnement familial qui laissera une marque durable. Le post-modernisme, dans sa déconstruction des catégories, privilégie le devenir, le flux et la multiplicité. Sans compter les autres disciplines, qui apportent des éclairages encore différents, que je n'ai pas traités ici.

La conclusion à cette affaire est peut-être qu'il n'y a pas de conclusion. La différence des sexes, pour contestée qu'elle soit, est objet de construction, de réflexion, de démenti, d'intégration. De création aussi, car même sa subversion ouvre à des voies originales, qu'il serait regrettable de négliger. Le concept qui me semble le plus unificateur dans cette multiplicité de postures est celui du désir. Le désir qui met le sujet en mouvement, par rapport à lui-même, à l'autre et au monde. Ce désir, moteur de l'exploration de l'entre-deux, où homme et femme s'unissent et se désunissent, où féminin et masculin accouchent de chimères, où Eros et Thanatos s'intriquent en des combinatoires insolites, où Thésée retrouve Ariane sans que le Minotaure ne soit mort...

## Bibliographie

- André, J. & al. (2005). *Les sexes indifférents*. Paris, PUF.
- Ansermet, F. (2005). « Clinique de l'ambiguïté génitale chez l'enfant », *Psychothérapie, Médecin & Hygiène*, Vol. 25, pp.165-172.
- Anzieu, A. (1997). *La femme sans qualité. Esquisse psychanalytique de la féminité*. Paris, Dunod.
- Agacinski, S. (2012). *Femmes entre sexe et genre*. Paris, Seuil.
- Blassel, J.-M. (2010). « Ecoute psychanalytique groupale du couple », *Revue Association libre*, n°1, pp. 30-38.
- Cachin, F. (1973). « Monsieur Vénus à l'ange de Sodome », *Bisexualité et différence des sexes*. Paris, Gallimard Folio.
- Cournut, J. (2001). *Pourquoi les hommes ont peur des femmes*. Paris, PUF.
- David, C. (1973). « Les belles différences », *Bisexualité et différence des sexes*. Paris, Ed. Gallimard Folio, pp. 357-388.
- De Mijolla, A. dir (2005). *Dictionnaire international de psychanalyse*. Paris, Hachette.
- Dreyfus, A. (2014). *L'histoire de ma sexualité*, Paris, Ed. Gallimard.
- Freud, S. (1905). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Paris, Gallimard, 1987.
- Freud, S. (1908). « Les théories sexuelles infantiles », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969/2002, pp.117-122.
- Freud, S. (1925). « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969/2002, pp. 123-132.
- Freud, S. (1932). « XXXIIIe conférence : La féminité », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, Folio, 1984, pp. 150-181.
- Freud, S. (1938). *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1992.
- Giraudoux, J. (1943). *Sodome et Gomorrhe*, Paris, Grasset.
- Kaswin-Bonnefond, D. (2013). « Un siècle de controverses sur la sexualité féminine », *La sexualité féminine*, Paris, PUF.
- Laqueur, T. (1992). *La Fabrique des sexes*. Paris, Gallimard poche.

- Medico, D. (2011). *Le devenir féminin transgenre : une étude qualitative et réflexive sur le genre, la corporéité et la subjectivité sexuelle*. Thèse de doctorat, Faculté des sciences sociales et politiques de l'Université de Lausanne.
- Perron, R. (2011). *Histoire de la psychanalyse*. Paris, Que sais-je ?, PUF.
- Pontalis, J.-B. (1973). « L'insaisissable entre-deux », *Bisexualité et différence des sexes*. Paris, Gallimard Folio, pp. 15-29.
- Quinodoz, D. (1993). « L'angoisse de castration a-t-elle un équivalent féminin ? », *Revue française de psychanalyse*, Paris, PUF, pp. 1647-1658.
- Racamier, P.-C. (1992). *Le génie des origines*. Paris, Payot.
- Schaeffer, J. (1997). *Le refus du féminin*. Paris, PUF, 2008.
- Schneider, M. (2004). *Le paradigme féminin*. Paris, Flammarion.
- Stockowski, W. (1999). « La pensée de l'exclusion et la pensée de la différence : quelle cause pour quel effet ? », *L'Homme*, tome 39, n°150, pp. 41-57.
- Winnicott, D.R. (1973). « Clivage des éléments masculins et féminins », *Bisexualité et différence des sexes*. Paris, Gallimard Folio.
- Wunenburger, J.-J. (2013). *Freud. Science ou religion ?* Paris, L'Esprit du Temps.